



La Planète Bleue

Deep Blue

de Alastair Fothergill, Andy Byatt

Fiche technique

Grande Bretagne /
Allemagne - 2003 - 1h32

Réalisation & scénario:
Alastair Fothergill
Andy Byatt

Image :
Doug Allan
Peter Scoones
Rick Rosenthal



Montage :
Martin Elsbury
Amanda Hutchinson

Musique :
George Fenton

Interprétation:
Orchestre
Philharmonique de Berlin

Narrateur:
Jacques Perrin

Résumé

Des mers tropicales, aux océans polaires ; des jaws hawaïennes, ces plus grandes vagues du monde, aux abysses les plus vertigineuses, **La Planète Bleue** est un étonnant voyage au cœur des mondes sous-marins. Espèces inconnues, énigmatiques, vivant à des profondeurs jamais atteintes par l'homme, assauts et jeux cruels de prédateurs en tous genres de la mer et des airs, voltiges et balais majestueux de mammifères marins, créatures préhistoriques, **La Planète Bleue** nous invite à explorer ce "dernier territoire sauvage", dont l'immensité dépasse celle de tous les continents réunis : l'océan.

Critique

Des premiers balbutiements, en 1995, au bouclage du projet : 7 années de travail, dont 5 exclusivement consacrées au tournage. 3000 journées sur le terrain, 7000 heures de rushes, plus de 200 sites visités (allant jusqu'à 4500 mètres de profondeur en mer), 40 pays partenaires, 40 cameramen spécialistes venus du monde entier, dont le français Didier Noirot (ex co-équipier du Commandant Cousteau). Rien d'étonnant, donc, à ce que **La Planète Bleue** soit le film le plus cher que l'Unité d'Histoire Naturelle de la BBC ait jamais financé : pas moins de 7 millions de livres sterling déboursés, pour ce tout premier documentaire de la production à destination du grand écran !

Un budget colossal, un plan de travail à l'échelle mondiale... Qu'à cela ne tienne : l'aboutissement du projet méritait bien des égards. Quand on sait que, jusqu'ici, seulement 2% des fonds sous-marins de notre planète ont été explorés, on saisit tous les

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

enjeux de cette aventure. Toutes les difficultés, aussi : 65 % des océans ont plus d'1, 5 km de profondeur. Sachant qu'il existe moins de 10 submersibles dans le monde, capables de descendre au-delà d'1 km de fond, on imagine aisément l'envergure des déploiements logistiques et humains qu'a nécessitée **La Planète Bleue**. (...)Quant aux thématiques de **La Planète Bleue** et aux notions qu'elles induisent (la protection de l'environnement, sujet inévitablement sous-jacent dans ce type de films), ces points ont fait l'objet d'une attention toute particulière, afin de ne jamais tomber dans un discours idéologisant. (...)Dans l'océan, impossible de savoir à quel endroit tel événement se produira. Le défi était ainsi de taille ! Rien n'aurait été possible sans une participation continue des organisations environnementales (entre autres, le World Wide Fund for Nature) et de la communauté scientifique internationale (laquelle, notamment, a accueilli les différentes équipes de tournage à bord de ses propres submersibles). Prises de vue sous-marines, terrestres et aériennes en multicaméra high-tech, conception d'infrastructures spéciales et de nouvelles techniques de filmage (mini-submersibles destinés à accueillir les caméras, rampes d'éclairages), tournages en environnements hostiles, de l'idée originale à sa diffusion en salles, **La Planète Bleue** est une aventure qui flirte avec l'extrême. (...)Sachez que le monde scientifique lui-même a été le premier surpris, pour ne pas dire abasourdi, par certaines images de **La Planète Bleue** ! De faits et comportements méconnus à l'inédit des plus entiers, ces découvertes ont, d'ores et déjà, permis d'amorcer de nouvelles pistes de recherches. (...) Au-delà des classiques fins éducatives du genre, Alastair Fothergill ambitionnait de faire vivre au spectateur une "véritable expérience sensorielle". Objectifs largement atteints, tant le film, à travers le scénario comme la mise en scène, est rempli

d'une beauté quasi palpable. Seul bémol : une ouverture dispersée, axée sur la notion de diversité, d'un point de vue strictement visuel. Ce panorama, centré sur la multiplication de brèves séquences témoignant de faits et comportements atypiques, rend l'introduction quelque peu conventionnelle. Toutefois, pas de quoi s'ennuyer. Loin de là, d'ailleurs : la rareté des images, ne serait-ce que leur mise en scène, vaut largement le détour.

Après ça, place à l'onirisme. Des récits coralliens tropicaux, ces "plus grandes constructions vivantes du monde", aux abysses, si inhospitaliers que toute vie devrait y être impossible (et pourtant !), en passant par les mers polaires, les grands larges océaniques, **La Planète Bleue** nous offre à découvrir toute la richesse des écosystèmes marins dans ce qu'ils possèdent de plus intime et puissant. Symbioses et batailles entre mers et continents, en proie aux humeurs changeantes des saisons et de l'écorce terrestre elle-même : l'océan devient ici une entité à part entière. De la douceur des balais aquatiques auxquels s'adonnent toutes les espèces marines (au sens large du terme), y compris les plus incongrues, à la violence de la très cruelle mais nécessaire chaîne alimentaire, **La Planète Bleue** nous transporte entre douces mises en apesanteur et pressions exaltantes. Dans les deux cas, fort d'une mise en scène pleinement organique, le spectacle est toujours magistral ! Richesse des angles de prises de vues (alternance d'images sous-marines, de vues aériennes et terrestres), jeux sur l'échelle des plans, des sons, sur les lumières et variations chromatiques ; une parfaite maîtrise du rythme et de la narration, tout au long du film, font de **La Planète Bleue** une aventure hors du commun. Les commentaires en faible quantité cèdent place à l'imagination et au ressenti du spectateur : suspense, notion de sursis, effets de surprise via la découverte. La réalité dépasse souvent la fiction ; plus encore

qu'on ne l'imagine. En 1995 et 2001 **Microcosmos** (de Claude Nuridsamy et Marie Pérennou) et **Le Peuple Migrateur** (de Jacques Perrin, Jacques Cluzaud et Michel Debats) nous surprenaient déjà. Bien plus fort, en terme d'impact, **La Planète Bleue** est un film envoûtant qui embrasse véritablement tous les sens du spectateur. Alastair Fothergill et Andy Byatt invitent au respect en nous donnant invariablement à voir de l'inconnu et du beau. Simple, efficace et tellement agréable !

Sabrina

www.ecran noir.fr

«La Terre est bleue comme une orange», disait Paul Eluard. Pas si surréaliste que cela : avant d'être ronde, notre planète est surtout une histoire d'eau, contée comme jamais par ce documentaire qui ouvre vraiment les portes de l'océan, territoire plus vaste et peuplé que tous les continents. Grâce à des miracles de patience scientifique et de technique (cinq années de recherche et de tournage, deux cents sites visités dans quarante pays, de folles expéditions jusqu'à moins 4 500 mètres), les réalisateurs ont filmé l'infilmable. La surface est un opéra tragique, fluide, constamment surprenant, sur les noces intimes de l'air, la mer et la terre : ballets aériens de dauphins, descentes en piqué de bancs d'oiseaux pour une valse aquatique avec leurs proies poissonneuses, traque inlassable d'un baleineau par les orques ou tendres lions de mer envoyés au ciel au sens propre ! Et dans les tréfonds des abysses, mare incognita pénétrée ici pour la première fois, poissons lanternes et étranges circuits électriques vivants évoquent la pure science-fiction. On fait ni une ni deux, sacrebleu on plonge !

Guillemette Olivier

Télérama n° 2821 - 7 février 2004

Un documentaire personnel et au ton juste d'Alastair Fothergill et Andy Byatt.

La planète bleue appartient à une famille nombreuse, celle des documentaires sur les merveilles de notre planète qui, de **Microcosmos** au **Peuple migrateur**, a donné quelques succès. Délaissant la surface de la planète, Alastair Fothergill et Andy Byatt plongent leurs caméras sous l'eau. (...) Les réalisateurs se refusent tout recours à l'anthropomorphisme, une solution pourtant évidente et confortable que tant de documentaires animaliers exploitent à l'envie. Lorsque des dauphins attaquent un gigantesque banc de sardines, la séquence, impressionnante, est livrée avec une certaine sécheresse - le commentaire reste factuel, la belle musique de George Fenton (compositeur notamment des films de Stephen Frears) se fait plus sourde. La violence primitive de l'assaut prend possession de l'écran.

Fothergill et Byatt, formés à l'école exigeante de la BBC (qui produit **La Planète bleue**), font confiance à leurs images, ce qui impose au film sa simplicité narrative. Pourtant, **La Planète bleue** ne raconte pas une histoire bien définie. Le film ne s'attache pas à un aspect particulier de la vie des océans. Son but est plus large. Il s'agit de tout montrer, de tout mettre au jour, des banquises aux abysses les plus obscures. Cette entreprise implique à l'évidence une extrême sophistication des techniques.

Une caméra high-tech a ainsi été installée à bord d'un sous-marin spécialement conçu à cet effet. Dans une seule séquence, pour montrer la plus grande chaîne montagneuse des profondeurs, le film recourt aux images de synthèse. Le travail sur le son est mené à l'identique. Grâce à des hydrophones, le son direct a pu être capté, mais lorsque l'on aborde les grands fonds, des "concepteurs sonores" ont pris le relais et recréé les bruits ambiants. On le regretterait presque, malgré l'intérêt indéniable de ce passage dans les abysses, tant la

grande réussite plastique du film tient à la fragilité de la démarche, qui confronte une nature gigantesque à une poignée d'hommes et à leurs instruments.

De tempête en irruption de baleine, le spectateur garde toujours à l'esprit le facteur humain, le sentiment que les cinéastes font corps avec leur sujet, qu'ils ont plongé et se sont exposés pour offrir au regard ces trésors cachés. L'océan livre ses secrets sous ce regard personnel, émerveillé et respectueux. **La Planète bleue** donne à voir l'invisible, repousse les frontières de l'inconnu et renoue ainsi avec une ambition originelle du cinéma.

Florence Colombani
Le Monde/Aden - 4 février 2004

(...) Quelques mois après **Le Monde de Némó**, le chef-d'œuvre de Pixar, un documentaire de qualité sur les fonds marins envahit les grands écrans. Si les images d'Alastair Fothergill et Andy Bratt sont souvent exceptionnelles, la construction du film reste conventionnelle, avec toutefois une narration enflammée de Jacques Perrin. Que l'on apprécie ou pas le style de Luc Besson, **Atlantis**, en son temps, avec sa composition musicale et sa mise en scène choc, tentait de secouer un peu les habitudes des productions aquatiques. Ici, la musique appliquée de George Fenton reste passe-partout. Et bien que **La planète bleue** ne dure qu'une heure et demie, on peut trouver certains passages un peu longs. Mais entre deux ballets marins et autres affrontements cruels, on y découvre nombre de bêtes étranges, qu'on croirait issues d'un épisode de **Star Trek**: il faut dire que seulement 2% des fonds marins de notre planète ont été explorés. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. En bref, chez les amateurs d'écologie et

de grand spectacle, cette coproduction BBC a tous les éléments pour émerveiller petits et grands... qui verront désormais d'un autre œil leurs sushis et tranches de cabillaud ! (...)

Jean Christophe DERRIEN
www.mcinema.com

Après le raz de marée provoqué par **Le Monde de Némó**, il est bon de se caler dans un fauteuil de cinéma pour une heure et demie de vraies images de vraie eau salée. **La Planète bleue** est une succession de séquences haletantes ayant pour personnages principaux baleines et orques, marlins et thons blancs, crabes et albatros, ours blanc et bélugas. On en sort saisi d'avoir pu pénétrer cet univers mystérieux, mais aussi inquiet, désemparé. Car ce qui défile à l'écran est un monde en danger. Si la baleine bleue, le lamentin (ou dugong) et la tortue luth sont en voie d'extinction, il y a longtemps que le grand pingouin et la rhytine de Steller ont disparu. Le film s'inscrit dans la lignée de **Microcosmos** et du **Peuple migrateur**, tous deux produits par Galatée Films, la société de production de Jacques Perrin (...).

Laure Noualhat
Libération - 4 février 2004

Entretien avec l'auteur du commentaire

*Comment a été tourné **La Planète bleue** ?*

Les deux réalisateurs ont passé cinq ans à visiter 200 sites et à attendre la « pépite », l'image qui tue. Certaines séquences sont issues de documentaires animaliers de la BBC appelés Blue Planet. Mais d'autres ont été longuement préparées. Ce type de film est très long à monter, il faut constituer des équipes, passer des milliers d'heures sous l'eau. Il arrive qu'on doive rester trois semaines au même endroit. Pour ça, il faut du cran... et beaucoup d'argent. C'est facile de tomber sur des orques en train de jouer au jokari avec des lions de mer, car aujourd'hui on sait à peu près où se passent les choses et comment se comportent les animaux. L'amélioration des outils, les caméras en caisson étanche, les viseurs, les télé-objectifs, permettent de meilleures images qu'autrefois pour l'étude des comportements. Idem avec les appareils de plongée : on peut rester plus longtemps sous l'eau, sans faire de paliers. Aujourd'hui, on peut réaliser ce type d'images grâce à des plongeurs qui ont brisé des tabous.

Quelles sont les plus belles séquences du film ?

Deux me semblent exceptionnelles. Celle où deux orques attaquent un baleineau gris qui remonte la côte californienne avec sa mère. C'est une image qui n'avait jamais été filmée. Après six heures de harcèlement, les orques éreintent la mère pour l'éloigner et faire un festin de son bébé. Il y a aussi cette séquence où des thons jaunes, des marlins, des dauphins et des oiseaux chassent des boules de sardine. Ce n'est pas évident de filmer ce maelström de poissons qui se font engloutir par des oiseaux volants sous l'eau !

N'est-ce pas décalé de montrer de si belles images quand les activités humaines mettent en péril les océans ?

Ce film se veut avant tout émotionnel. Il doit faire plonger dans un univers sans en livrer les clés. Avant, je pensais qu'il fallait avoir un discours dur, afin de marquer les esprits. Mais je crois que cela ne sert à rien. Je préfère donner de l'espoir. Néanmoins, il faut faire comprendre une chose : avec 6,5 milliards d'individus sur la planète, on ne peut plus se permettre de faire des caprices. Nous commençons à peine à mesurer les chamboulements que nos activités provoquent sur l'écosystème. Notre conscience écologique reste embryonnaire.

Interview de François Sarano par Laure Noualhat
Libération - 4 février 2004

Propos des réalisateurs

"Rester dans l'émotion pure, dépasser l'aspect éducatif du documentaire" (...)
"Les océans possèdent une puissance phénoménale sur les êtres qui y vivent. Ce que nous avons essayé de faire avec ce film, c'est de capturer l'essence de cette puissance".

Alastair Fothergill

"Nous avons éprouvé le désir de faire entrer à son tour l'univers sous-marin dans l'esprit du spectateur, tout en sachant qu'il ne fallait pas se contenter d'un discours écologisant du style "Ô Prenez grand soin de l'océan, faites attention aux poissons, mangez-en moins, péchez moins" : les gens ne savent même pas à la base, à quoi ressemble un thon vivant ou comment se comporte un dauphin en pleine mer. Avec **La Planète Bleue**, nous sommes partis du principe qu'il fallait justement faire découvrir ces habitants des océans. C'est un travail de longue haleine, mais qui a été facilité par notre message tout simple, à savoir que les animaux marins sont d'une incroyable beauté".

Andy Byatt
www.ecrannoir.fr

Filmographie

Deep Blue 2003
La planète bleue

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com